

Compte rendu

Ouvrage recensé :

SEMPRINI, Andréa. *Le multiculturalisme*. Paris, Presses universitaires de France, Coll. : « Que sais-je? », 3236, 1997, 128 p.

par Martin Paquet

  tudes internationales, vol. 30, n   1, 1999, p. 150-153.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/704001ar>

DOI: 10.7202/704001ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'  rudit (y compris la reproduction) est assujétie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

  rudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec    Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. *  rudit* offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'  rudit : info@erudit.org

points soulevés par les auteurs rejoignent les conclusions de théoriciens qui ne se présentent pas comme marxistes, par exemple Bourdieu, surtout dans le lien entre culture, représentations et intérêt matériel. Ce qui est un signe à la fois que les idées de Marx ont été incorporées à plusieurs tendances des analyses actuelles, et que le marxisme fait partie d'un ensemble de discours critiques, en complémentarité et en opposition, qui adoptent un point de vue rationnel et historique et qui visent à intégrer l'analyse culturelle à celle des pratiques. Ce livre contribue donc à une meilleure compréhension du marxisme, de la société actuelle et de ses tendances idéologiques, et ce malgré le caractère inégalement développé des analyses qu'il contient.

Bernard BERNIER

Département d'anthropologie
Université de Montréal

Le multiculturalisme.

SEMPRINI, Andrea. Paris, Presses universitaires de France, Coll. : « Que sais-je? », 3236, 1997, 128 p.

« Comme de vray, il semble que nous n'avons autre mire de la vérité et de la raison que l'exemple et idée des opinions et usances du pays où nous sommes » (Essais, livre 1, ch. xxxi). Au moment des premiers contacts entre Européens et Amérindiens, Montaigne constate ainsi la polyvalence culturelle d'un pilier du politique en Occident, celui du citoyen rationnel tentant de concilier la poursuite de ses intérêts individuels avec ceux de la Cité. La rencontre avec l'altérité implique toujours, dans la France des débuts de la Modernité comme dans

nos sociétés contemporaines, un dialogue sur la conception de Soi, la reconnaissance de l'Autre et sur les modalités de la recherche du Bien commun, du *bonum commune*. À la manière d'un bilan d'étape, la petite synthèse d'Andrea Semprini offre donc quelques fragments de ce dialogue sur *Le multiculturalisme*.

D'emblée, l'entreprise de synthèse s'annonce ardue, puisqu'il n'est guère aisé de présenter une sociologie cohérente de ce débat intellectuel vaste et polymorphe. En effet, *Le multiculturalisme* veut couvrir en panoramique des tendances plurielles qui vont des *gender studies* et des différentes variantes du féminisme aux *cultural studies*, en passant par les composantes historiennes issues de l'*ethnic revival*, les interprétations discursives postmodernes en critique littéraire et en anthropologie culturelle, des questionnements philosophiques contemporains comme ceux de la pragmatique, du *linguistic turn*, de l'herméneutique, du couple antinomique du rationalisme et du relativisme, et des analyses de philosophie politique sur l'altérité, sur le communautarisme et le libéralisme, ou encore sur la dyade de la Société civile et de l'État, etc. Pour ce faire, après avoir dégagé les racines historiques et le cadre actuel du multiculturalisme aux États-Unis (pp. 5-28), la démarche de Semprini privilégie les polémiques, effervescentes surtout au sein des campus universitaires américains, telles que celles fort médiatisées des « guerres des sexes », des revendications identitaires ou du politiquement correct comme révisionnisme linguistique (pp. 42-56). Cette démarche permet de recourir aux typologies souvent dialectiques, à l'instar des oppo-

sitions entre les épistémologies multiculturelle et monoculturelle. Nous reviendrons d'ailleurs sur l'usage de cette taxonomie.

Au cœur de cette polémologie du multiculturalisme américain, Semprini souligne un noyau dur au programme, soit la volonté d'une reconnaissance de la *différence*, différence relevant d'un processus achevé ou d'un état transitoire (pp. 5-6). Le choix du terme témoigne d'une orientation préalable donnée à l'interprétation. La *différence* implique une césure incommensurable entre des êtres « renfermés dans la solitude de leurs cœurs » selon le mot d'Alexis de Tocqueville, puisqu'ils ne peuvent pleinement partager une vie commune. Menée au bout de sa logique, la différence débouche sur une atomisation du social, un solipsisme niant les conditions mêmes du politique, voire d'une culture transcendant le simple individu. Pour rendre justice à la mouvance du multiculturalisme, qui ne se résume pas aux multiples expressions exacerbées d'un Culte du Moi, il serait plus juste de placer l'*altérité* comme point nodal de ces questionnements intersubjectifs, une altérité dialogique suivant les sens donnés par Mikhaïl Bakhtine, Emmanuel Lévinas –grand absent de ces débats et de ce livre– ou par Charles Taylor. Ainsi, l'analyse rendrait mieux compte du caractère moins exclusif et plus dynamique de la construction de l'*Ego* et de sa quête de reconnaissance.

Dans un espace multiculturel, la reconnaissance de la différence entraîne une reconfiguration du social, qui passe d'une topologie organisée selon des divisions verticales (« haut »

contre « bas ») vers une autre orientée selon des césures horizontales (« centre » contre « périphérie ») (pp. 86-87). Ce faisant, suivant la problématique du sens, les variables d'appartenance aux entités sociales relèvent de plus en plus des représentations humaines. Dès lors, l'espace public s'apparentant désormais à un espace socio-culturel, à une *sémiosphère*, les guerres culturelles apparaissent comme des conflits « pour garder ou conquérir le contrôle des représentations », pour « modifier les rapports de force sémiotiques » et pour « déterminer les conditions de production, de circulation et de distribution des discours sociaux » (p. 88). Afin de réduire les risques de fragmentation sociale issus de ces conflits tout en assurant une reconnaissance de la différence, plusieurs modèles d'espaces multiculturels sont proposés. Le *multiculturalisme* en retient quatre (pp. 97-104). Le premier relève de la théorie libérale classique selon laquelle les citoyens, dès qu'ils remplissent leurs droits et devoirs, deviennent aveugles aux différences dans un espace public neutre et homogène. À l'autre extrême, le modèle multiculturel « maximaliste » implique la juxtaposition d'espaces monoculturels qui ne font pas l'expérience de la vie commune, multipliant d'autant les problèmes de reconnaissance de la différence. Avatar d'une anthropologie économiste, le troisième modèle, celui du *Corporate Multiculturalism* à la Benetton, valorise la différence dans la mesure où elle constitue un argument de vente. Reprenant la proposition de Will Kymlicka, le dernier modèle fait la promotion d'une citoyenneté multiculturelle, dimension capitale dans la construction de l'individu. Ainsi, tout

en reconnaissant des droits spécifiques et une autonomie particulière à des groupes, l'espace monoculturel « central » assure la médiation entre ceux-ci.

Toute démarche taxinomique implique des choix, donc sous-tend des simplifications acceptables dans la mesure où elles favorisent l'apprentissage et la découverte. Étant donné la complexité du multiculturalisme comme objet d'étude, la démarche de Semprini le rend parfois plus translucide au regard du lecteur, au risque d'exagérations et d'amalgames. Le nœud gordien des épistémologies multiculturelle et monoculturelle (pp. 57-69) se veut un bon exemple. S'inscrivant dans la foulée d'un relativisme « relatif » à la Paul Feyerabend ou à la Richard Rorty, l'épistémologie multiculturelle se fonde sur un ensemble d'axiomes, soit ceux de la construction de la réalité, de la subjectivité des interprétations, de la relativité axiologique et de la connaissance comme fait politique. Quant à la seconde épistémologie, dite monoculturelle par rapport à la précédente, John Searle en esquisse les principes de base : la réalité existe indépendamment des représentations humaines et du langage, la vérité est question de précision des représentations, la connaissance est objective. À ce portrait de la tradition rationaliste occidentale, avant d'identifier les apories de la dyade rationalisme-relativisme, Semprini lui adjoint d'autres traits plus discutables (pp. 61-63), dont la dévalorisation des facteurs culturels et symboliques, la croyance en une base biologique du comportement (à la manière des élucubrations racistes de Richard J. Herrnstein et Charles Murray, dans *The Bell Curve*, 1994)

ou dans les réussites de la pensée occidentale (e.g. Allan Bloom, *The Closing of American Mind*, 1988). Plusieurs tenants des principes de base de l'épistémologie monoculturelle, tels que Searle ou Carlo Ginzburg (*Le juge et l'historien*, 1997), ne reconnaîtront sûrement pas comme leurs tous les postulats auxiliaires de cette catégorisation abusive.

Enfin, les lecteurs canadiens et québécois noteront l'américanocentrisme de cette synthèse qui, tout en puisant aux travaux de Kymlicka et de Taylor, en ignore superbement leur contexte de production, soit les débats sur le multiculturalisme au nord du 45^e parallèle. Cette ignorance ne semble guère fortuite, et pour cause. Fruit d'une conception institutionnelle de la *polis*, la thèse du déclin du politique, *a fortiori* de la politique, sous le joug du paradigme socio-culturel (pp. 84-85), est tout simplement absconse dans l'espace public canadien et québécois. Ici, tout en ramenant l'expression de l'altérité aux frontières du privé et du folklorique, les politiques de multiculturalisme mises de l'avant par l'industrie fédérale de l'unité canadienne s'inscrivent dans une gestion des symboles visant la conquête de l'espace politique. Hélas ! Se cantonnant à la société américaine et à son décentrage apparent des formes d'autorité, Semprini se prive d'un exemple éclairant le rôle majeur des acteurs étatiques sur les plans régulateur et normatif, élément qui enrichirait d'autant son propos.

C'est là tout le paradoxe de cette lecture monoculturelle contenue dans *Le Multiculturalisme*, dont l'aphorisme de Montaigne peut en révéler la teneur. En présentant la synthèse d'un

mouvement intellectuel qui place au centre de ses questionnements la pluralité culturelle de la vérité, Andrea Semprini n'en retient « *que l'exemple et idée des opinions et usances* » d'un seul « *païs* », les États-Unis. Ce qui est en soi ironique, sinon dommage.

Martin PAQUET

Département d'histoire-géographie
Université de Moncton, Moncton,
Nouveau-Brunswick

ÉCONOMIE INTERNATIONALE

Women, Population and Global Crisis. A Political-Economic Analysis.

BANDARAGE, Asoka. London, Zed Books, 1997, 397 p.

La question démographique est redevenue centrale au niveau international depuis quelques années, notamment grâce aux conférences du Caire (1994) et de Beijing (1995). Mais en dépit de ce retour politique, la question démographique fait rarement l'objet d'une étude aussi compréhensive que ce que propose Asoka Bandarage. L'auteur aborde la démographie par des analyses du développement, de l'environnement, du militarisme et des structures patriarcales, avec comme toile de fond une critique en règle des thèses malthusiennes. Bandarage propose deux arguments principaux. D'abord une proposition déjà bien connue dans les milieux académiques et populaires, que ce sont les conditions socio-économiques de domination et de subordination qui sont à l'origine de l'accroissement de la population et non le trop grand soutien offert par des politiques sociales. En second lieu, elle suggère que l'accroissement de la

population n'est pas problématique en soi, mais que ce sont plutôt les conséquences inégales de la distribution de la population sur le développement, la paix et la prospérité qui font problème.

Ces deux arguments constituent la critique du malthusianisme, vu comme étant une idéologie plutôt qu'un cadre analytique selon lequel tous les problèmes de la planète peuvent s'assimiler à la croissance démographique. Dans la première partie du livre, Bandarage nous présente cette vision idéologique qui fournit les justificatifs pour toutes formes d'intervention dans la production et la reproduction des pays du Sud. Mais l'exposé est tellement biaisé qu'il ne s'adonne même pas à présenter les arguments de la position malthusienne. Le texte est rempli de condamnation de ces mâles blancs du monde industrialisé (et des féministes libérales qui n'ont pas mieux fait) qui dominent le discours du développement par l'approche démographique sans que l'on puisse comprendre la logique fondamentale de leur approche.

Dans un deuxième temps, la réfutation du malthusianisme est présentée par un exposé des structures d'exploitation du Sud par le Nord, et des femmes par les hommes qui sont à l'origine de la croissance démographique, mais aussi et surtout la source des problèmes d'insécurité et de pauvreté. Cette deuxième partie est de loin la mieux présentée et la plus longue. L'analyse, qui se veut alternative, fait ressortir les dimensions d'économie politique des questions démographiques où les tendances du capitalisme et de la domination Nord-Sud